

LES ORIGINES HISTORIQUES DU JUDO

(Elaboration : prof . chebil ramzi)

Le judo moderne, tel qu'il est pratiqué dans le monde entier, ne date que de 1882. Il dérive néanmoins de manières de combattre qui eurent leur vogue au **XVI^e** (16^e) siècle, en pleine féodalité nippone. Cet art guerrier de lutte corps à corps est généralement dénommé ju-jitsu (technique de la souplesse).

Quelques historiens japonais disent que le ju-jitsu existait déjà en 660 avant notre ère. Mais le plus ancien récit de lutte qui nous soit parvenu, relate un combat entre deux lutteurs redoutables, se déroulant devant l'empereur Suinin, vers 230 avant J-C. Ces deux adversaires célèbres, **Nomi-No-Sukume** et **Taima-NoKuemaya**, se livrèrent un combat sans merci, où les techniques employées tenaient à la fois du sumo (lutte de force Japonaise), du ju-jitsu et du karate (savate japonaise). Le vainqueur, NomiNo-Sukume, gagna en tuant son adversaire à coups de pieds

A cette époque, le combat en corps à corps n'obéissait à aucune règle : l'art du combat à mains nues n'était pas encore né. Puis diverses techniques assez confuses virent le jour. Elles se divisaient en deux groupes : la lutte pure, d'une part, et un début de ju-jitsu, d'autre part. La première utilisait la force contre la force ; l'autre la ruse, l'habileté et la technique, face à un adversaire puissant ou armé. Comment naquirent ces techniques propres au ju-jitsu ? Il faudra tenter d'en trouver l'explication dans les contes, dont les récits séduisants recèlent quelques vérités historiques. Trois légendes nous parlent des origines probables du ju-jitsu; elles se situent entre les **XIV^e** (14^e) et **XVI^e** (16^e) siècles.

Les cerisiers et le saule

Près de Nagasaki vivait un médecin philosophe nommé : Shirobei – Akyama. Il était convaincu que l'origine des maladies humaines est la mauvaise utilisation du corps et de l'esprit. Ce précurseur de la médecine psycho-somatique partit pour la Chine où, disait-on, les techniques thérapeutiques faisaient merveille. Il étudia les principes du tao, l'acupuncture et quelques prises du fameux wou-chou, lutte chinoise qui utilise les projections, les luxations et les coups, et créée par un médecin pour rétablir rapidement les convalescents et développer harmonieusement le corps.

Rentré au Japon, Shirobei-Akyama enseigna à quelques disciples une vingtaine de techniques de réanimation et trois ou quatre attaques basées sur l'endommagement de certains points vitaux. Il avait compris le principe positif de la philosophie du tao, ainsi que ses applications pratiques en médecine ou en lutte.

(Elaboration : prof . chebil ramzi)

Au mal, il opposait le mal, à la force, la force. Mais, devant une maladie difficile à définir ou trop puissante (ou un adversaire trop fort), les principes chinois ne tenaient plus. Les disciples du médecin se découragèrent et l'abandonnèrent. Celui-ci, perplexe, se retira dans un petit temple et s'imposa une méditation de cent jours.

Au cours de cette ascèse, l'esprit de Shirobei atteignit une tension extraordinaire. Tout fut remis en question : la philosophie chinoise ying et yang, l'acupuncture qui en découle et enfin toutes les méthodes de combat. La question finale qui le torturait était celle-ci :

« Si, lorsque j'attaque, je suis positif, je suis, par contre, négatif lorsque je subis une attaque. Or opposer une action à une action n'est fructueux que si ma force est supérieure à la force adverse. Comment être dans ce cas négatif (en défense) tout en gardant l'initiative de l'action ? Puisque l'action positive est toujours annihilée par une action positive plus importante, comment subir celle-ci tout en la maîtrisant ? »

Il se promenait un matin dans le jardin du temple, alors qu'il neigeait en abondance. Il écoutait le craquement des branches de cerisiers ploquant sous la neige. Puis, Il vit un saule au bord de la rivière, Le poids de la neige courbait les branches. Le bois souple se débarrassait alors de son fardeau, puis reprenait sa position première.

Ce fut l'illumination !

Au positif, il faut opposer son complément : le négatif.

A la force, il faut réagir par la souplesse. Si un assaillant vous pousse, ne lui opposez pas votre force, car si la sienne est supérieure, vous risquez d'être terrassé. A la poussée, cédez rapidement par un prompt et inattendu recul. Votre adversaire aura enfoncé une porte ouverte et, déséquilibré, Il choirà à vos pieds. Si, au contraire, un adversaire vous tire vers lui, ne vous raidissez pas en une vaine résistance. Bondissez dans le sens de sa traction et, là encore, profitez du déséquilibre de l'agresseur pour le terrasser sans grand effort. Le médecin de Nagasaki perfectionna alors l'attaque et la défense en corps à corps et créa quelques centaines de prises. Ses disciples propagèrent son enseignement sous le nom de Yoshin-Ryu ou de «Ecole du Coeur de Saule».

Le redoutable secret du moine chinois

En 1650, un bonze chinois s'installa dans la région d'Edo (aujourd'hui Tokyo), au temple Kokushoji. Fin lettré, Chen Young Ping se proposait d'enseigner aux Japonais cultivés la calligraphie, ainsi que la philosophie chinoise. Vivant seul dans une dépendance retirée du temple, ce curieux bonze n'était visible qu'aux seules heures où il enseignait.

A cette époque, Edo était considérée comme la capitale militaire de l'Empire et, de ce fait, la région était très fréquentée par les samouraïs, célèbres équivalents de nos chevaliers du moyen âge.

(Elaboration : prof . chebil ramzi)

Ils excellaient dans tous les arts guerriers et perfectionnaient sans cesse leurs techniques de combat. Parmi eux, une classe inférieure était chargée de jouer bien souvent le rôle de «force de l'ordre» et, ainsi, de se livrer à de nombreux combats en corps à corps.

Or, un soir de 1658, trois kachis (samourais inférieurs portant deux sabres, mais ne montant pas à cheval) escortaient, dans les ruelles obscures d'Edo, Chen Young Ping. Ce dernier venait de donner des leçons à un haut fonctionnaire du Shogun. Pour son retour, il s'était vu dans l'obligation d'accepter une escorte afin que rien de fâcheux ne lui arrivât pendant son voyage nocturne. Mais, précisément, il lui advint une aventure peu banale.

Alors que le petit groupe franchissait les remparts de la ville, des bandits armés les attaquèrent. Nos trois kachis, avec une rapidité fulgurante, dégainèrent leur sabre et entourèrent le bonze. Une bataille rangée s'ensuivit. Certains agresseurs étaient armés de bâtons, d'autres de couteaux. Après un combat acharné, les kachis furent désarmés : il fallait passer au corps à corps. C'est alors que L'incroyable arriva. Rapide comme l'éclair, notre paisible et studieux Chinois s'élança vers les agresseurs. Avec une habileté Incroyable, il mit à mal un premier bandit ; en quelques secondes, un deuxième. Un troisième fut mis hors combat avant de se rendre compte de ce qui lui arrivait. Surpris, puis terrorisés, les autres brigands s'enfuirent.

Absourdis, les trois samourais n'en croyaient pas leurs yeux. Pleins d'admiration pour le bonze, Ils le reconduisirent au temple et lui demandèrent de leur livrer le secret de sa force. Mais, tout le long du chemin, Chen .Young Ping garda le silence. Rendu à bon port, il salua cérémonieusement ses gardes et se retira pour la nuit. Les trois kachis décidèrent d'en savoir davantage et s'endormirent devant la porte du temple. Le lendemain, s'adressant au bonze, ils renouvelèrent leur prière. Le sage sourit et leur dit que son art n'était pas pour des esprits simples, mais pour des âmes fortes. Les samourais s'engagèrent aussitôt à faire ce qu'il fallait pour s'initier à cette technique stupéfiante dont ils avaient été les témoins. Voyant leur enthousiasme, Chen Young Ping décida de les prendre pour disciples. Après une longue période d'instruction, il prit chaque kachi à part et, dans le plus grand secret, lui enseigna quelques prises redoutables. Chaque kachi étudia une méthode différente : l'un se spécialisa dans les projections, l'autre dans les luxations et étranglements et le troisième dans les coups frappés sur les points vitaux. Chacun s'en alla bientôt à travers le Japon pour enseigner.

La vision de Takenuchi

Cette histoire semble, à première vue, avoir moins de rapport avec le ju-jitsu. Elle renseigne néanmoins sur l'origine d'une école importante qui influença le ju-jitsu antique, Son enseignement a été transmis jusqu'à nos jours par tradition orale.

Le fondateur de cette école se nomme Takenuchi Hisamori. il excellait dans l'art du jo'jitsu (bâton). Désireux de se perfectionner, il fit une retraite dans un temple perdu dans la montagne, où il s'appliqua à l'étude de la technique d'attaque du bâton et s'y exerça en frappant sans arrêt un gros arbre.

(Elaboration :prof . chebil ramzi)

Debout, l'arme à son côté, il se concentrait, puis brandissait un bâton en se déplaçant avec souplesse vers le côté de l'arbre pour le frapper avec force et célérité. L'attaque ne devait durer qu'une fraction de seconde.

Cette forme d'uchi-komi était un exercice physique et psychologique. Après avoir appris comment se déplacer correctement, comment frapper avec précision, en alliant la vitesse et la force, il parvint à faire ses exercices dans un état mental de vacuité parfaite.

L'homme se livrait à cet exercice des heures durant, sans prendre de repos.

Un soir, complètement épuisé, il se laissa glisser au pied de l'arbre et s'endormit. Aussitôt sortit on ne sait d'où un mystérieux moine errant, qui expliqua au dormeur qu'il devait réduire la longueur de son bâton pour gagner vitesse et précision. Il lui montra comment se déplacer plus aisément, profiter des erreurs de l'adversaire et employer soit un bâton court, soit une épée très courte. Pour terminer, il lui enseigna cinq manières d'immobiliser un adversaire. Puis l'étrange personnage disparut. En réalité, le cerveau de Takenuchi venait d'opérer la synthèse de tous les réflexes accumulés par l'expérience. L'homme ne tarda pas à appliquer son savoir et créa le gokusoku ou « art de combattre en tenue légère » (sous-vêtement de l'armure de guerre). Ces techniques permirent de développer les arts martiaux, tels que l'aïki.jitsu, le tam-bō, etc... L'influence de cette école sur le Ju-Jitsu fut indéniable.

La préhistoire

La lutte est un des plus vieux sports du monde. Mais, au début des temps, on ne parlait pas de «sport» ; c'était simplement le moyen de faire entendre raison à autrui par la force. Parfois même, le but était de supprimer un ennemi. Dans toutes les régions du globe, chaque peuplade possédait une méthode plus ou moins élaborée de combat, qui s'améliorait avec les progrès de la civilisation. Les Chinois et les Egyptiens utilisaient déjà de remarquables techniques de lutte.

Le Japon, durant des millénaires, vécut isolé du restant du monde. Au **V^e** (5^é) siècle, la civilisation chinoise pénétra par là Corée et modifia profondément la culture nippone. Cet événement eut des répercussions intenses sur l'histoire du pays, d'autant plus que les monarques envoyèrent à maintes reprises des missions culturelles en Corée ou en Chine, afin de consolider et d'approfondir les sciences acquises.

Le Japon vécut sous un régime féodal. Dirigé par l'empereur, c'était en fait un gouverneur militaire qui commandait : le Shogun. Le pays était divisé en districts militaires appartenant à des vassaux du Shogun : les Daymios. Ceux-ci étaient des guerriers redoutables.

La lutte en corps à corps et les autres arts martiaux y trouvaient un terrain merveilleux pour se développer. Chaque classe de guerriers possédait ses techniques et ses armes de combat. Les cavaliers excellèrent dans le combat à la lance et au long sabre, les fantassins firent de l'escrime au sabre court et les manants devinrent experts au maniement du bâton.

(Elaboration : prof . chebil ramzi)

D'autres armes étaient utilisées suivant les régions ou la classe sociale : on vit des spécialistes du poignard, de l'arc, de la faucille de guerre, de la massue, de l'éventail de fer, etc... Parfois, armes brisées, il fallait continuer à mains nues.

Dés mêlées acharnées s'ensuivaient et, pendant quelque huit cents ans, la technique du corps à corps progressa lentement.

L'apport de la culture chinoise en matière de combat à mains nues fut considérable. La Chine appliquait des méthodes perfectionnées de lutte :

Sa philosophie, sa médecine et sa science en général avaient distillé une terrible méthode de combat.

La lutte chinoise comme la médecine s'appuyait sur la philosophie du tao pour concevoir une méthode de recherche théorique et d'action pratique.

Les sages considéraient l'univers et tout ce qui s'y trouve comme une union harmonieuse de deux forces contraires : le yinn et le yang,

Sont yinn : le froid, l'état liquide, l'obscurité, le noir, l'expansion, le vide, la souplesse, la douceur, le passif, le négatif.

Sont yang : le chaud, l'état solide, la clarté, le blanc, la compression, la plénitude, la résistance, la force, le positif.

Mais rien dans l'univers n'est absolument yinn ou yang. Chaque chose est à la fois yang et yinn. Un homme est mâle et femelle, et son harmonie supérieure dépend de l'équilibration de ces deux tendances. Il est alors «complet» par lui-même, unifié. Rien n'est absolument stable ou fixe. L'univers ne connaît aucun repos. Toute chose est en équilibre entre les forces négatives et positives.

La maladie, pour les Chinois, est une rupture de cet équilibre. La guérison ne peut se faire que par une répartition judicieuse des influx vitaux : positifs et négatifs. Le médecin chinois canalise cette énergie en piquant les points sensibles de l'organisme du malade (acupuncture)

Ces points vitaux, parfaitement étudiés, permirent de découvrir des centres réflexes de réanimation ou, au contraire, de perte de conscience, voire de mort. Certains guerriers mirent au point des coups dangereux qui atteignaient ces centres.

D'autre part, la tactique du combat s'imprègne des principes de dualité complémentaire. Si l'agresseur est positif, la victime est négative et, dans ce cas, toute la science est de garder un certain équilibre des forces antagonistes, afin de maîtriser le déroulement du combat. C'est ainsi que les Chinois développèrent deux méthodes de combat : l'une positive (d'attaque) et l'autre négative (de défense). Cette dernière consistait à épuiser l'adversaire par la non-résistance.

A chaque coup porté, rencontrant le vide, l'agresseur s'essouffait rapidement et devenait très vulnérable. De positif (force, plénitude, dureté), il devenait négatif (faiblesse, vacuité, mollesse) et pouvait être rapidement maîtrisé par une attaque positive. Cette théorie ne fut pas comprise immédiatement par tous les guerriers Japonais.

(Elaboration : prof . chebil ramzi)

La peur de perdre, la foi en leur force ou, au contraire, la surestimation de l'adversaire, la crainte de la mort paralysaient leur esprit. Les techniques positives furent bien vite assimilées et l'on vit se développer les atémis, et quelques attaques directes.

Ces méthodes de combat furent à la mode Jusqu'au **XVII^e** (17^e) Siècle, puis, peu à peu, la technique s'améliora. Lors de la création du bushido, le ju-jitsu devint réellement la « pratique de la souplesse ».

Jusqu'alors, les samouraïs avaient méprisé cette forme de lutte et ne la considéraient applicable qu'à la classe inférieure des samouraïs (ceux qui allaient à pied).

Mais, peu à peu, la culture bouddhique influença considérablement le climat spirituel de l'élite des guerriers.

Ceux-ci, les bushis, se soumirent à des règles sévères de vie et jurèrent fidélité à un code d'honneur très rigoureux : le bushido (la voie du guerrier).

Ce code imprégna pendant longtemps l'esprit des nobles samourais et enseigna, jusqu'à nos jours, aux Japonais ses vertus chevaleresques. Depuis le **XII^e** (12^e) siècle, une secte bouddhique (Zen), éduquait l'élite des guerriers. Elle ne s'embarrassait ni de doctrine, ni de dogmes ; une seule chose comptait pour elle ; la réalité. Le but que visait le Zen était d'amener tout individu à un état mental spécial appelé satori.

L'individu perdait la conscience d'être et saisissait l'univers d'une manière directe (intuitive). Pour atteindre cet état exceptionnel de libération, le disciple devait s'adonner à une ascèse extraordinaire. Pourquoi les samourais s'intéressaient-ils au Zen ?

D'abord, parce que l'entraînement au Zen les libéraient des idées préconçues, des angoisses, de l'égoïsme mesquin, de la peur de la mort. Mais aussi parce que l'ascèse Zen, libérant l'individu, permettait l'action directe. L'acte spontané sans intervention de la conscience était alors possible. Ceci devait améliorer considérablement toute action humaine et, en particulier, les techniques guerrières. Arrivé à la perfection technique, un escrimeur, par exemple, ne peut se surpasser qu'en améliorant son état psychologique. C'est ce que comprirent les maîtres du Zen. Bientôt les bushis devinrent des espèces de moines guerriers, qui repensèrent leurs techniques de combat.

Le **XVIII^e** (18^e) siècle fut particulièrement riche en écoles de ju-jitsu. L'entraînement et la morale spartiates (rudes – rigides) qu'impliquait le bushido formèrent des guerriers au corps merveilleusement développé et aguerri. L'ascèse Zen, d'autre part, libérait l'esprit de toutes les entraves anciennes. Cette époque fut celle où se créèrent des centaines de prises et de nombreuses techniques d'attaque et de défense. A l'instar des corps, les esprits étaient devenus aussi souples que le saule. Toutefois, chaque école, chaque maître gardait jalousement les secrets laborieusement mis au point. En temps de guerre, nécessité fait loi et il n'était pas question d'aller montrer au voisin (peut-être un futur ennemi) ses armes secrètes.

Aussi l'initiation à ces prises redoutables s'opérait-elle dans le plus grand mystère et bien peu d'écoles écrivirent leur enseignement.

(Elaboration : prof . chebil ramzi)

La transmission était presque toujours orale. Cet état de choses se prolongea jusqu'à la fin de la période féodale (1867) ; et, de nos jours encore, certaines vieilles écoles de Ju-Jitsu conservent jalousement leurs secrets.

De 1882 à nos jours

L'empereur Mutsu-Hito (1867-1912) introduisit au Japon la civilisation occidentale. En quelques années, le pays adopta les sciences, les arts et les techniques de l'Europe. L'engouement fut extraordinaire.

Par voie de conséquence, tout ce qui datait de l'ancien régime fut considéré d'un mauvais oeil. C'est ainsi que les arts martiaux furent abandonnés avec mépris. Déjà, depuis l'introduction des premiers fusils à mèches par les marins portugais (**XVI^e** siècle)(16^e), les armes blanches et les méthodes de lutte avaient été peu à peu délaissées. Seuls les samouraïs y restaient fidèles, Les spécialistes du ju-jitsu furent contraints de donner des leçons pour vivre. Les plus célèbres maîtres de l'époque, enseignèrent, leur art à certains corps spéciaux de l'armée ainsi qu'à la police. D'autres ouvrirent des écoles privées. Mais cette rage de « vivre à l'occidentale » amena rapidement un relâchement des moeurs. La tradition chevaleresque disparut rapidement, entraînant avec elle les arts martiaux.

Jigoro Kano, fondateur du judo

Tout cela serait oublié à jamais, si un homme n'avait remis tout en question. Il s'appelait **Jigoro Kano**, né le 18 octobre 1860* à Mikage, dans le district de Hyogo. Il était le troisième fils de Jirosaku Mareshiba Kano, intendant naval du Shogunat Tokugawa.

Voici les grandes étapes de sa vie :

- entre à l'université impériale de Tokyo en 1877
- devient l'élève du maître Fukuda (ju-jitsu)
- fonde, en 1878, le premier club de base-ball au Japon (Kasei Base-Bail Club)
- en 1879, étudie le ju-jitsu chez le maître Iso
- en 1881, est licencié es lettres et étudie le ju-jitsu de l'école de Kito
- en 1882, termine ses études de sciences esthétiques et morales
- fonde, la même année, sa propre école de ju-jitsu, le **Kodokan**, au mois de fevrier.
- en août, est nommé professeur au Collège des Nobles
- en 1884, est attaché à la Maison impériale
- l'année suivante, obtient le 7^o rang impérial
- en 1886, obtient le 6 rang impérial ; est nommé vice président au Collège des Nobles ; est nommé recteur de ce même collège en 1888
- de 1889 à 1891, parcourt l'Europe comme attaché au ministère de la Maison Impériale

*1863 dans l'ancien ouvrage D1967/0099/3

- en avril 1891, est nommé conseiller du ministre de l'Éducation nationale
- est nommé directeur de l'École normale supérieure en septembre 1893
- secrétaire du ministre de l'Éducation nationale
- obtient le 5^e rang Impérial en 1895
- crée, en 1897, la société Zoshi-Kal et fonde l'institut Zenyo Seiki, Zenichi, etc...
- pour la culture des jeunes ; édite la revue « Kokusial »
- en 1898, est directeur de l'Éducation primaire, au sein du ministère de l'éducation nationale
- devient président du Comité du Butokukai (Centre d'étude des arts militaires), en 1899
- est envoyé, à deux reprises, en Chine par le ministère de l'Éducation nationale (1902-1905).
- en octobre 1905, obtient le 4^e rang impérial
- fonde au Butokukai les trois premiers katas du judo, en 1907.
- modifie les statuts du Kodokan pour en faire une société publique en 1909.
- devient le premier japonais membre du Comité international olympique
- en 1911, est élu premier président de la Fédération sportive du Japon
- en 1912 et 1913, est envoyé en mission culturelle en Europe et en Amérique
- crée, en 1915, la revue du Kodokan et reçoit, la même année, du roi de Suède, la médaille des 7^e Jeux Olympiques
- en 1920, se consacre entièrement au judo.
- en juin, assiste aux Jeux Olympiques d'Anvers Belgique, puis visite l'Europe
- en 1921, démissionne de la présidence de la Fédération sportive du Japon.
- en 1922, siège à la Chambre Haute.
- en 1924, est nommé professeur honoraire de l'École normale supérieure de Tokyo
- en 1928, participe à l'assemblée générale des Jeux Olympiques et aux Jeux eux-mêmes
- se rend aux États-Unis en 1932 pour assister aux Jeux Olympiques.
- devient conseiller au cabinet de l'éducation physique du Japon ; participe à deux reprises au Conseil des Jeux Olympiques, qui lancera les invitations pour les Jeux japonais (1932-1934)
- en 1936, assiste au XI^e Jeux Olympiques de Berlin.
- le 4 mai 1938, meurt sur le navire qui le ramenait du Caire où avait eu lieu l'assemblée générale du comité International des Jeux Olympiques
- reçoit, à titre posthume, le 2^e rang impérial.

(Elaboration : prof . chebil ramzi)